Bibliothèque Centre Pompidou
publique d'information

Se distraire à la bibliothèque
Enquête sur l'exposition *Presse-citron*
(Bpi, 30 mars- 18 avril 2011)

Agnès Camus-Vigué

Novembre 2011

CC BY NC

Sommaire

Introduction **3**

Méthodologie **3**

1. Retour sur la visée du projet 4
   1.1. Une trace dans la bibliothèque *4*
   1.2. La bibliothèque et son nouveau projet pour l'espace public *5*
2. Les réactions du public 6
   2.1. Une surprise *6*
      On garde les tables 7
      Un point qui attire l'attention : l'atelier 8
   2.2. L'espace et le temps *8*
      2.2.1. L'espace 8
      2.2.2. Le temps 9
3. Les modes d'appropriations 10
   3.1. Un rapport incisif à l'actualité *11*
   3.2. Une familiarisation avec une autre culture de l'image *12*

Conclusion : une distraction à l'écart des injonctions à se cultiver **14**

Liste des entretiens **15**

Cahier de terrain *15*
Entretiens enregistrés *16*

Introduction

Alors qu'une nouvelle exposition est installée dans les murs de la bibliothèque – *éditeurs les lois du métier* -, il semble opportun de dresser un premier bilan de l'exposition de dessins de presse –*Presse-citron* - qui a eu lieu au même endroit, entre le 30 mars et le 18 avril 2011.
Cette première exposition présentait un double intérêt du point de vue du *Projet d'Etablissement*. D'une part, la thématique du dessin de presse entre en résonance avec un projet qui veut réaffirmer la mission d'actualité de la Bpi ; d'autre part, cette manifestation proposait aux usagers de diversifier leurs activités au sein même de la bibliothèque, les incitant à ne pas considérer la Bpi comme un simple espace d'études, mais aussi comme un lieu de divertissements et de découvertes.
L'exposition a constitué un évènement, c'est-à-dire que quelque chose de nouveau s'est produit, ce qui supposait de faire place neuve pour que ce nouveau puisse advenir. On a donc poussé les meubles. On les a aussi métamorphosés : les habituelles tables de lecture sont devenues supports d'exposition. A plusieurs reprises, l'espace salon s'est transformé en un atelier accueillant des dessinateurs de presse. Qualifions ce moment, comme nous le suggère Paul Ricoeur, de temps premier de l'évènement, un temps où « quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre déjà établi »[1].
A ce temps un, précise Paul Ricoeur, succède un temps deux car l'irruption du nouveau appelle inévitablement, « une demande de sens ». C'est, en effet, le propre du sujet social que d'interpréter le monde qui l'entoure, en incluant sa propre place dans ce monde dans un processus cognitif qui produit des significations. Nous nous intéresserons à ce deuxième temps, du point de vue des visiteurs et des publics de la bibliothèque. Si nombre d'entre eux ont circulé autour des tables, si l'on a pu observer qu'ils avaient des échanges et riaient parfois à la vue des dessins exposés, ces visiteurs et plus largement le public de la bibliothèque ont-ils fait leur miel de cette nouvelle proposition culturelle ? Est-ce qu'ils se sont approprié ce projet ?
Ce rapport d'enquête suit la temporalité de l'évènement précédemment évoquée, mais introduit aussi son propre tempo. Nous nous demanderons donc si les usagers décrivent l'émergence de quelque chose de nouveau, s'ils ont vu qu'une manifestation était en cours dans le point. Puis, il sera question des effets de sens dans un point 3. Mais avant de répondre à ces questions, nous ferons, dans une première partie, un détour par l'histoire de la mise en place du projet.

Méthodologie

L'enquête a été réalisée en mars et avril 2011. Une douzaine de séquences d'observations ont été pratiquées dans l'exposition et 40 entretiens semi directifs ont été réalisés. Il s'agit d'entretiens courts fait *in situ*, dans le vif de la visite ou peu de temps après.

[1] Paul Ricoeur, 1991, « Evènement et sens », *Raisons pratiques*, *L'évènement en perspective*, Paris, p. 41.

1. Retour sur la visée du projet

A ce temps 0 de l'évènement, l'exposition n'est encore qu'un projet, né de la rencontre de professionnels travaillant au sein de deux institutions: l'école d'art Estienne et la Bibliothèque publique d'information. Si ces institutions sont bien différentes, un parallèle s'impose toutefois entre les deux établissements : l'Ecole d'Estienne est liée à la culture historique des métiers du livre et de l'imprimé qu'elle approche par l'art graphique (affiches, gravures...).
Quant à la Bpi, elle est, par sa fonction même, dédiée à l'imprimé, acquérant des livres, revues et autres documents qu'elle met à disposition du public. Mais le parallèle est encore plus frappant au regard du thème même de l'exposition qui concerne les dessins de presse. La Bpi, en effet, est une bibliothèque dédiée à l'information. La presse en tant que média y a donc une place importante, décelable à l'importance de ses collections sur différents supports (micro-films, bases numérisées, journaux papier). L'aboutissement de ce projet commun est donc, somme toute, logique. Voyons, à présent, sur quelle base, plus précisément, s'est nouée la collaboration.

1.1. Une trace dans la bibliothèque

Il s'agissait, tout d'abord, à l'Ecole d'Estienne de se saisir de l'offre faite par la Bpi d'exposer les meilleurs dessins issus du concours national de dessin de presse *Presse citron*. Créé en 1993, ce trophée de presse était la réponse à une question posée par un professeur de littérature de l'école, conceptrice du projet : comment inciter les étudiants à lire la presse[2]? A une époque où le modèle de l'expertise s'impose de plus en plus, chacun se spécialise dans son champ d'activités. Les étudiants, qui sont admis à l'école s'intéressent avant tout et souvent exclusivement au dessin. Il s'agissait donc de les inciter « à comprendre la littérature et de créer une ouverture sur le monde » en proposant un travail sur la presse[3]. Le trophée, au départ, un petit concours, a pris de l'ampleur, intéressant des dessinateurs professionnels qui concourent, eux aussi, dans leur catégorie. L'idée de mêler des dessinateurs confirmés et de jeunes élèves va permettre d'installer un espace de rencontre, d'échange, de sociabilité entre élèves et professionnels. C'est sans doute l'une des clefs du succès de la manifestation.
Cette année, 150 dessins de presse ont été primés, dont la moitié était le fait d'étudiants. La bibliothèque constituait un terrain idéal pour en faire l'exposition au public. Le concept graphique de cette dix-huitième exposition a été construit autour du thème de la chasse décliné avec ironie, comme le souligne l'éditorial du petit catalogue de l'exposition – jeu sur les codes de l'univers de la chasse pour évoquer la traque d'un gibier désormais recherché, les dessins de presse, à une époque où la presse écrite est en perte de vitesse.
Ce concept de « chasse aux dessins de presse » va être adapté à la bibliothèque, à travers celui de la « trace ». L'ensemble des dessins est exposé comme une vaste trace horizontale qui se déploie dans l'espace dédié à la présentation des journaux, revues et presse en ligne. Une trace constituée de dessins, juxtaposés les uns aux autres, présentés sous des vitrines de plexiglas.

[2] Entretien avec Luce Mondor, conceptrice du trophée Presse citron créé en 1993.
[3] *Ibid*.

La bibliothèque, qui conserve livres et documents, n'est-elle pas *Le* lieu où se déposent et s'accumulent les écrits qui sont autant de traces, empreintes creusées, au fil du temps, par ceux qui marquent de leur sceau la civilisation ?
Les concepteurs pensent que ce lieu, dédié à la lecture et à l'étude va induire un type de cheminement singulier : « *Ce sera une trace à la disposition des visiteurs et nous nous sommes dit que l'avantage de faire ça dans une bibliothèque, c'était que le public n'est pas pressé* »[4]. Un parcours, donc, que l'on peut suivre à son rythme, fait d'allers et venues, des circulations qui s'interrompent, reprennent. Le temps de visite de l'exposition est supposé se distribuer sur un temps long : « *Les gens pourront s'installer, lire un peu, regarder un petit dessin… Ce sera un espace de l'intimité* [5]».
Est-ce que ce rythme conçu comme le tempo du sujet, celui qui est à même de composer avec sa mélodie intérieure correspond au temps passé à la bibliothèque, tel que l'évoquent les usagers ? Nous y reviendrons.

1.2. La bibliothèque et son nouveau projet pour l'espace public

Côté bibliothèque, l'exposition s'installe dans un contexte particulier, la mise en oeuvre d'un nouveau *Projet d'Etablissement*. Si une politique active en matière d'accueil des publics a toujours été de mise à la Bpi, ce nouveau projet donne à la mission d'accueil des publics une inflexion toute particulière. En effet, dans un contexte social où chacun peut se connecter aisément à de multiples sources d'informations en ligne, échanger des contenus, produire des commentaires et les proposer aux autres, les institutions qui, traditionnellement, assuraient ces fonctions de médiations sont bouleversées et parfois remises en cause. Le personnel de la Bpi est donc nécessairement amené à « s'interroger sur la manière dont l'établissement peut repenser – et renouveler son rôle d'interface entre des individus et des savoirs »[6]. Dans ce contexte, les bibliothécaires se posent de nombreuses questions : « Dans quelle mesure doivent-ils favoriser la rencontre entre les usagers et les savoirs proposés ? », Mais aussi : « Peuvent-ils et doivent-ils s'avancer à proposer aux usagers ce qu'ils ne cherchent pas ? », enfin « Quelle est le degré d'interaction et de prescription attendu par ces derniers ? »[7]. D'où une réflexion engagée, sur la médiation culturelle à savoir « les dispositifs qui ont pour fin d'éveiller, d'ouvrir les usagers à du nouveau, de l'inconnu, à des oeuvres, des formes, des idées ou des connaissances nouvelles »[8]. L'exposition, en tant que dispositif de médiation, participe de ce projet de service renouvelé.
Dans le domaine de la presse, la bibliothèque souhaite valoriser ses collections qui sont emblématiques de la Bpi, en rappelant que celle-ci est avant tout une bibliothèque d'actualité, en phase avec le monde contemporain. Cette perspective ambitieuse suppose de bouleverser l'horizon habituel des usagers qui s'attendent à trouver chaque jour ce dont ils ont l'habitude, qu'il s'agisse de l'emplacement des tables ou de leurs revues, journaux et écrans. Elle mise avant tout sur le mouvement, l'ouverture de la bibliothèque au nouveau. Elle rencontre donc le projet des concepteurs de l'école d'Estienne qui, travaillant sur l'actualité, souhaitent soumettre leur travail aux publics d'une bibliothèque ouverte sur le monde contemporain. Les concepteurs de l'exposition souhaitent encourager la spontanéité et ne pas fournir de codes de lecture au public : « *On ne voulait pas être trop explicatifs et pédagogiques… on préférait que les personnes trouvent leur mode d'emploi* »[9].

---

[4] *Ibid*.
[5] *Ibid*.
[6] Laure Bourgeaux, *Projet d'étude 2011 : médiation sur place* – Service Etudes et recherche.
[7] *Ibid.*
[8] David Sandoz cité dans ce même document, Ibid. p.2.
[9] Luce Mondor, ibid.

La bibliothèque a respecté ce parti pris des concepteurs. Le dispositif de médiation se borne à une présentation qui donne accès aux dessins sans ajouter d'éléments textuels explicatifs. Au plan signalétique, au niveau 1, une affiche assortie d'un texte indique l'endroit où se tient la manifestation et le contexte du trophée « Presse-citron ». En bas de l'escalator à l'entrée de la bibliothèque, un panneau présente l'affiche de l'exposition. Enfin des stickers réalisés par les dessinateurs sont présentés sur les vitres du bâtiment.
L'exposition offre simplement à l'usager la possibilité d'entrer dans un univers culturel en connexion avec l'espace presse qu'il fréquente habituellement. C'est probablement cette vision de la bibliothèque, comme un lieu où l'on vient non seulement pour travailler, mais aussi où l'on peut prendre du *temps pour soi*, qui fait le trait d'union entre la visée des concepteurs et le projet de la bibliothèque. La question va être de savoir comment sera reçue cette proposition d'ouverture.

2. Les réactions du public

Alors que l'exposition est mise en service depuis quelques jours, quelles vont donc être les réactions du public ? Au plan du dispositif technique, rappelons que les dessins sont présentés sur des tables de la bibliothèque qui sont garnies de panneaux de plexiglas ayant une fonction de protection. Les tables sont accolées les unes aux autres formant une installation tout en longueur, marquant des circonvolutions et autour de laquelle les usagers circulent. De quelle façon perçoivent-ils ces changements, et d'ailleurs perçoivent-ils ces transformations dans l'environnement ?

2.1. Une surprise

Observons tout d'abord que la grande majorité des visiteurs étaient des usagers de la bibliothèque. Sur les 41 entretiens réalisés, seulement trois personnes étaient venues spécifiquement pour voir l'exposition. En ceci, le pari des concepteurs : s'adresser avant tout aux lecteurs de la Bpi est réussi. Une jeune étudiante, par exemple, se félicite d'une exposition faite, selon elle, pour les lecteurs : « *Ce genre d'expo, les gens ne vont pas se déplacer pour la voir. C'est trop petit..*». Une autre étudiante, qui, elle aussi, a aimé la manifestation nous confie qu'elle la recommandera à des amis, pas à n'importe lesquels cependant : « *à des amis qui viendrait étudier ici, pas à quelqu'un qui devrait faire le détour. Pour faire un détour, il faut que ce soit plus grand. On a une vie très occupée. On calcule tout. On a pas le temps de se déplacer pour si peu* »[10].
C'est ainsi que, bien souvent, les visiteurs découvrent l'exposition alors qu'ils sont sur place pour se livrer à leurs activités habituelles :
« En arrivant ici, je me suis demandé ce qu'il y avait. J'ai pas fait attention dans l'escalator. J'ai été surpris… »[11]
« *Elle était cachée par les éléments. J'étais de l'autre côté, je cherchais un journal en le remettant, j'ai vu cette exposition* »[12].
« *Je n'avais pas vu qu'il y avait une exposition sur la signalétique. Je cherchais une place pour réviser, je suis tombée sur l'exposition* »[13].

[10] [entretien 34], étudiante en art plastique
[11] [entretien 33], lycéen
[12] [entretien 28], Homme, 40 ans, cadre commercial, s'intéressant à la vidéo
[13] [entretien 21], étudiante en Master de nutrition, fait des petits boulots.

Il peut sembler paradoxal que ces visiteurs disent ne pas avoir vu la signalétique alors que les quelques personnes venant spécialement pour visiter l'exposition observent que, une fois entrées dans la bibliothèque, elles n'ont guère eu de difficulté à trouver la manifestation.
Mais en fait, ceci indique que dans un environnement connu, les usagers ont tendance à réduire leur champ de perception. Ils ne prélèvent que les informations qui sont en relation directe avec leur activité. Et ceci d'autant plus que l'environnement en question est saturé de signes (cartels, écrans, affiches diverses …).
Parfois, c'est dans l'après-coup de leur débouché sur les lieux qu'une indication sonore entendue quelques temps auparavant prend sens pour les usagers de la bibliothèque:
« J'avais *entendu le haut parleur et lorsque je suis venu lire le journal, j'ai fait le rapprochement* »[14].
Nous avons vu pourquoi l'évènement avait été annoncé très discrètement et volontairement, accompagné de peu d'explications. Mais un autre élément explique l'invisibilité relative de l'exposition.

On garde les tables

Le fait que l'exposition soit présentée sur des tables et non sur des panneaux verticaux a sans doute pour effet de rendre l'évènement difficilement perceptible à première vue. Les tables se fondent dans l'environnement (« *on ne voit pas parce que les tables, c'est les mêmes* »)[15].
Jusqu'au point où certaines personnes – en nombre très restreint - ont parfois cru qu'il leur était possible de lire sur les tables d'exposition !
« *C'est peut être ce que je reprocherais à cette exposition, personnellement j'avais un peu l'impression de gêner. D'abord, y'avait un monsieur qui s'était installé sur une des tables. Donc, votre collègue est allé le voir, en lui disant excusez moi, y'a un groupe qui va venir r…donc, le monsieur a déménagé…* »[16]
Ce parti pris de présentation peut dérouter, voire gêner. L'horizon de tables n'instaure pas de rupture entre le lieu d'étude et de lecture et le dispositif d'exposition. Du coup, les normes d'usage du lieu, le silence, l'immobilité continuent à être prégnantes :
« Dans une bibliothèque, telle qu'elle est faite à Beaubourg en tout cas toute cette partie où y'avait l'exposition, c'est pas un lieu de déambulation…Et quand on arrive à 15, 20 …alors, on disait chut, faut pas parler, silence les gens travaillent…etc…on est trop au milieu des gens qui bossent je trouve. (…) Non, il n'y a pas eu de plaintes ou de regards, c'est moi, une impression et la peur de gêner l'autre qui travaille… »
Le mode de présentation à plat est cependant apprécié. Une jeune étudiante en graphisme se dit séduite par la présentation : « *C'est impeccable et c'est humble. C'est simple. La présentation est agréable sous verre* »[17].
Une autre insiste sur le fait que ce qui est exposé prend une certaine consistance. Les objets qui sont sous verre en deviennent précieux : « L*e fait que les dessins sont présentés à plat est intéressant, comme un cabinet d'estampes. Ça donne de la valeur à ce qui est exposé* ».
On peut effectivement regarder les oeuvres en surplomb : « *C'était bien. C'était sur les tables, pas mis sur les murs… on pouvait tous les regarder. Y'avait une proximité avec les dessins, on pouvait regarder de plus près*»[18]. L'oeil s'exerce de façon différente que sur

[14] [entretien 17], Etudiant en Sciences Politiques (Master 1).
[15] [entretien 25], Jeune étudiante en BTS commercial.
[16] [entretien 36], Femme 45 ans, infirmière psychiatrique accompagnant un groupe de visiteurs.
[17] [entretien 23], étudiante en graphisme.
[18] [entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5.

cimaise : « *ça attire plus l'attention, ça fatigue moins l'oeil que de haut en bas* ». Les visiteurs suivent un cheminement, « *un fil* » qui les invite à « *rire à chaque dessin* »[19].

Un point qui attire l'attention : l'atelier

Dans ce contexte d'une exposition qui se coule dans le décor et que les personnes mettent du temps à remarquer, les ateliers créent un point d'accroche. L'atelier rompt avec l'uniformité tout d'abord d'un point de vue visuel. Il est un lieu de rassemblement du fait que des conférences y sont données, qui s'accompagnent d'une projection, suivies d'un échange avec le public. C'était donc un lieu de mouvement.
L'évènement, en outre, est annoncé. Lors de l'organisation du premier atelier avec le dessinateur Jean-François Battelier, une jeune fille, étudiante en « maths/physique », me confie que c'est l'annonce sonore qui a déterminé sa venue, lui offrant sur un plateau une rencontre avec un dessinateur. Cette proposition a fait mouche, car si ses études s'inscrivent dans le champ scientifique, son intérêt, son jardin secret se situe du côté du dessin : « *Je dessine dès que je peux, parfois en cours, lorsque je m'ennuie* ». C'est également *via* l'annonce sonore qu'un jeune homme, étudiant en « maths spé » qui dit avoir, lui aussi la fibre dessinatrice, a eu l'idée de se déplacer depuis l'étage supérieur de la bibliothèque.
On observe que ceux qui participent aux ateliers sont très souvent motivés par un intérêt pour le dessin. L' étudiante en « maths physique » me dit être venue parce qu'elle aime le dessin, une activité qu'elle pratique régulièrement, tout en suivant ses études, de même que le jeune homme qui, lui aussi, apprécie l'art graphique et dessine dès qu'il a un moment libre, par exemple lorsqu'il s'ennuie en cours. Comme le souligne Bernard Stiegler, l'amateur a une relation d'amour et de désir avec l'objet qu'il pratique, d'où son envie d'en connaître toujours un peu plus, un désir qui conduit le jeune homme à se déplacer depuis l'étage supérieur. La jeune étudiante reviendra, quant à elle, avec une amie à laquelle elle voulait faire partager son goût pour les dessins exposés.
On observe que certains habitués semblent, eux aussi, apprécier la présence des dessinateurs qui commentent leurs dessins, évoquent leurs trajectoires et invitent les usagers à réagir[20].
L'atelier a un effet d'attraction sur des personnes venant des autres étages, mais aussi sur les usagers familiers de l'espace qui, tout en manifestant parfois ostensiblement leur dépit de voir leur espace occupé par des « intrus », ne sont pas non plus mécontent de voir leur lieu de vie animé par des hôtes de qualité.

2.2. L'espace et le temps

Une fois que l'exposition a été perçue et qu'elle fait partie de l'horizon des possibles, les usagers vont-ils la faire entrer dans leurs champs d'activité ? Un projet de visite va-t-il naître ? Les entretiens nous apprennent que la rencontre entre l'offre faite par l'établissement et certaines attentes des usagers passe par deux catégories anthropologiques fondamentales, dont les sciences humaines, ont montré qu'elles structuraient l'expérience du monde : l'espace et le temps.

2.2.1. L'espace

[19] [entretien 37], étudiante en Master 2, relations internationales.
[20] Observation de l'atelier avec le dessinateur Honoré, le 7 avril 2011.

Les entretiens menés avec les usagers nous apprennent que bon nombre d'entre eux se représentent la bibliothèque comme un espace sur lequel ils ont certains droits. Ceci est assez visible lorsqu'on est attentif aux traces de mécontentement dans le cahier de liaison, qui s'expriment parfois sous forme d'interrogation *: « pourquoi la salle est réduite ?* » mais bien souvent aussi sous forme de revendication : « *le fait qu'il y ait moins de place dans l'espace, ouvre un droit à s'installer en autoformation ?* » Un lecteur s'étonne de la suppression des places. Un autre prédit : « *vous allez avoir des émeutes* ». Enfin, un lecteur s'indigne : « *Allez vous continuer à grignoter de l'espace ? Il y a moins de tables* ».
Parmi ceux qui semblent gênés, les « habitués » de la presse figurent en bonne place. Un lecteur qui venait chercher « Le Parisien » semble inquiet : « *combien de temps ça va durer «* Ce type de dispositif, souligne-t-il, risque de pénaliser les rares lecteurs qui ne sont pas des étudiants. Et il conclut que cette exposition « vole un peu d'espace ».
Le vocabulaire, marqué sémantiquement « grignotage », « vol d'espace » indique, pour ceux qui en font usage, l'existence d'un imaginaire du lieu qui est celui d'une communauté dont on connaît les rythmes. (« *Il y a des jours d'affluence, ça va prendre de l'espace pour les lecteurs, surtout le mercredi…ça va prolonger l'attente* »).
Certains usagers peuvent même se représenter la bibliothèque comme une extension de leur salle de séjour, un lieu dont l'usage est rythmé par des routines (« Je veux bien être curieux, mais d'abord, je lis mes journaux »). L'un de ces usagers se définit comme un habitué. Assidu de la bibliothèque durant ses études, il est aujourd'hui cadre dans la grande distribution et vient de façon plus irrégulière pour lire la presse, suivre le cinéma du réel et voir quelques expositions dans le Centre. C'est sans doute sur ce statut d'habitué qu'il prend appui pour dire combien il a été désagréablement surpris de ce que l'on ait, sans l'en informer, « réduit les tables » («*Je suis à Paris depuis 1980 et je viens depuis cette époque (…) j'attendais pas ça ici* »). L'entretien est intéressant car il nous fait saisir la façon dont peut être reçue une offre culturelle sans véritable accompagnement. Il manque, en effet, pour cet usager, les médiations (informations, programmation) lui permettant de faire le lien entre ce qu'il se représente comme son espace propre – pour lui la bibliothèque est un lieu d'ancrage, un *territoire du moi* – et ce qui se présente à lui. Du coup, il ne perçoit pas l'offre comme pouvant lui être destinée. Elle s'adresse forcément à l'autre : *J'aime pas être surpris, j'aime être informé (…)*
Je vais aller voir l'expo, mais ça ne m'intéresse pas tellement. Je n'ai pas une culture… Je suis un gestionnaire, un économiste. Je n'ai pas de culture, je n'ai pas soif de culture au sens noble du terme… »[21].
En revanche, pour d'autres usagers, la bibliothèque est un espace ouvert, dans lequel un regard aiguisé peut permettre de conquérir avec bonheur d'autres territoires de connaissance : « *j'ai pas fait gaffe en bas, pas vu devant l'escalator. Mais arrivé ici, on ne peut pas le rater. J'ai vu l'affiche magnifique avec le chien. On aurait dit de la toile de jute* ». Cette jeune femme passe donc agréablement du lieu de travail au lieu d'exposition qui le juxtapose. « *J'ai travaillé et après, j'ai vu l'exposition. C'était magnifique, il y avait plein de dessins, des originaux. Il y avait des styles différents….* »[22]. La bibliothèque est alors conçue comme un lieu de circulation physique, mais aussi cognitive, un lieu dans lequel l'esprit peut se connecter à des ressources différentes de celles auxquelles il peut s'attendre et les intégrer.
Dans ce cas, le besoin de médiation n'est pas le même.

2.2.2. Le temps

[21] [entretien 12], Homme, 45 ans, cadre commercial.
[22] [entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5.

Pour certains, l'offre culturelle n'est pas intégrée dans l'emploi du temps. Nombre de personnes passent à côté des tables, sans même y jeter un coup d'oeil. Une observation d'une demi heure, réalisée un samedi après midi m'a permis de constater qu'une douzaine de personnes, assises aux tables voisines, passaient devant les dessins exposés sans que leur regard ne s'arrête sur ce qui y était exposé. Aucune d'entre elle ne m'a signalé avoir visité l'exposition, lorsque je leur ai posé la question[23].
Regarder les dessins, c'est accepter de se déranger de son circuit habituel, mais surtout c'est consentir à opérer des déplacements quant aux activités d'études prévues dans l'emploi du temps. Les études qui sont menées régulièrement[24] montrent une gestion rigoureuse du temps passé à la bibliothèque, une gestion qui devient de plus en plus utilitaire. On peut penser que l'indifférence à l'égard de l'offre proposée reflète ce mouvement qui tend à rentabiliser les moments passés dans les lieux. Certains usagers s'écartent le moins possible de leur activité principale afin de ne pas être dérangés dans leurs routines de travail.
Si certaines personnes affichent une indifférence, d'autres peuvent être franchement mécontentes. Une jeune femme, par exemple, se dit « gênée » : « *Je ne vois pas l'intérêt. L'objectif, c'est quoi ? Nous faire découvrir une activité journalistique ? On est en train d'étudier (...) Ça ne devrait pas avoir lieu là où on étudie* »[25]. C'est que le temps consacré à l'étude n'est pas aisément convertissable en temps de loisir.
Pour d'autres usagers, il est possible d'aller à la rencontre de ce qui est proposé parce que leur horizon temporel n'est pas le même. On pourrait suggérer la métaphore d'un filet, dont les mailles ne sont pas aussi serrées. Un homme, documentariste qui fréquente l'espace presse, que j'interviewe alors qu'il déambule autour des vitrines me dit, par exemple, avoir visité l'exposition car « il avait 10 minutes à perdre ». Une maille se desserre, dans le tissu du temps social et le moment d'une visite peut s'y engouffrer.
C'est, d'ailleurs, souvent, le moment de la pause qui crée le vide favorable à l'accroche. Une jeune femme qui vient se former quotidiennement à l'Autoformation l'évoque : « Je suis sortie de l'Autoformation, je pensais lire quelque chose… c'était attirant »[26].
Ce temps, entre deux activités, c'est le *kaïros*, le temps de l'occasion opportune qu'on peut laisser passer ou, au contraire, saisir et en faire *un temps pour soi*. Si tel est le cas, la bibliothèque devient alors un lieu d'un nouveau maillage, où se tisse un lien à soi qui passe par l'autre. Se saisir de la ressource présentée dans l'Espace public, en fonction du contexte subjectif qui est le sien, c'est faire de la bibliothèque un « espace de l'intime », c'est-à-dire un lieu psychique et émotionnel singulier. Souvenons nous que le commissaire de l'exposition, Luce Mondor avait évoqué l'existence possible de cet espace de l'intime dans nos murs, ce temps propre à chacun (voir supra « Une trace dans la bibliothèque » p.5). Observons que ce projet rencontre les attentes de certains usagers.

3. Les modes d'appropriations

Une fois l'occasion saisie, par quels cheminements les usagers vont-ils s'approprier l'offre qui leur est présentée ? Dans le registre de la culture, on le sait, toute ressource mise à

[23] Observation du samedi 2 avril.
[24] Citons, par exemple, deux études qualitatives. La première concernait les usages de la Bpi. Elle a été réalisée en 2006 à partir de trois groupes : habitués, nouveaux utilisateurs et ex usagers de la Bpi. La seconde concernait l'étude sur les lecteurs de fiction à la bibliothèque, elle a fait l'objet d'un article : Françoise Gaudet, 2011, « L'intime et l'étrange, lire de la fiction en bibliothèque », *Lectures et lecteurs à l'heure d'internet*, Paris, Editions du cercle de la librairie, pp. 209-230.
[25] [entretien 5], étudiante en journalisme.
[26] [entretien 26], Jeune femme 30 ans environ, secrétaire de direction, à la recherche d'emploi.

disposition ne fait pas l'objet d'une appropriation. La sociologie a fourni nombre d'exemples de ce qui pouvait faire écran pour un sujet et, notamment la sensation de ne pas être à sa place par rapport à ceux qui détiendraient les clefs de la culture légitime.
Cependant, le travail d'appropriation peut être favorisé, *médiatisé*. Ainsi, le fait que telle exposition soit vantée par un ami, mais aussi citée, référencée dans une revue appréciée, ou évoquée dans un blog incite à la visiter.
De cette façon, en effet, la ressource culturelle pénètre plus aisément le monde des usagers, au-delà de leurs attentes, des attentes qui d'ailleurs peuvent être tacites et se révéler à la pratique. C'est le cas des usagers qui témoignent d'une surprise agréable dans l'exposition.

3.1. Un rapport incisif à l'actualité

L'exposition amuse. Trois jeunes filles, par exemple, se disent « mortes de rire »[27] devant un dessin de Fool légendé « Vers l'interdiction de la burqa avant l'été », montrant une femme, dont le corps est entièrement dissimulé par sa burqa et qui, à la question d'un homme barbu « que comptes-tu faire ? », répond : « m'épiler »[28]. Le message ironique adressé par le dessinateur a donc fait mouche.
Ce sont les dessins teintés d'humour noir qui ont le plus de succès. La série des dessins sur le tsunami sont fort appréciés. (« c'est noir, mais c'est drôle »[29]) – particulièrement le dessin de Plantu, « hommage à Hokusaï », mais aussi les productions des élèves (« Le japon sur un petit nuage », « Tsunami au japon, « tant de sushi disparus »)[30]. Tout aussi plébiscité, le décor planté par Fool : un bidonville assorti de la légende : « Le FMI annule la dette d'Haïti », dans lequel une bulle géante surgit « champagne ! »
Le rire est l'expression *via* le corps du relâchement d'une tension. Un interlocuteur observe : « ça dédramatise l'information »[31]. Les nouvelles du monde, dans le contexte tragique de l'actualité du printemps 2011, s'accompagnaient d'un cortège d'angoisse : phénomènes géologiques inquiétants, fragilité de l'existence, perspective de la mort. Or, réfléchissant sur les ressorts du comique, Bergson constatait que « pour produire tout son effet », le rire exige « quelque chose comme une anesthésie momentanée du coeur ». Le rire s'adresse, précise-t-il, à « l'intelligence pure »[32]. Les dessins de l'exposition font, en effet, surgir un réel qui n'incite guère à la compassion. Dans le dessin - par exemple, « concours de pets flambés au Maghreb » montrant un feu de joie au centre duquel se consume un squelette souriant[33] - c'est une rhétorique bien particulière qui est mobilisée pour faire voler en éclat le consensus autour de cette valeur universelle qu'est le respect de la vie humaine. Celle-ci apparait désormais comme pur semblant au regard du pire qui est d'ordinaire voilé et apparait là, sur l'espace graphique, dans une lumière crue. Il s'agit de rien de moins que la place de la mort au beau milieu de la civilisation. Se joue donc une circulation jubilatoire entre absurdité et noirceur, dont témoigne une jeune fille qui avoue avec délectation : « J'aime bien les références à l'actualité dans ce qu'il y a de plus terrible »[34].
Le dessin comique exposé a, en outre, une fonction d'interpellation : « *à partir d'un trait ça frappe l'esprit* » souligne un homme, amateur de dessins de presse et grand lecteur du Canard

[27] [entretien 41], trois étudiantes.
[28] *Catalogue de l'exposition,* p. 32.
[29] [entretien 40], deux étudiants.
[30] *Catalogue de l'exposition*, pp. 18, 20, 73.
[31] [entretien 34], Etudiante en arts plastique.
[32] H. Bergson, 1900, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Edition numérique. http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html.
[33] *Catalogue de l'exposition*, p.61.
[34] [entretien 34], Etudiante en arts plastique.

enchaîné[35]. Cette modalité du connaître a une portée en raison de la force même du trait du dessinateur : « Certains dessins sont vraiment incisifs » souligne une jeune étudiante, en montrant le dessin de Goubelle légendé : « *Le patron de France Télécom quittera ses fonctions le 1er mars »*, une bulle *« et personne pour me dire au revoir* » ; tandis qu'une rangée de pendus s'aligne au dessus de la tête du dit patron. Des traits, comme celui-ci, saisissent, en effet, l'essentiel de ce qui se joue dans la réalité du monde social (« *La petite voiture de Khadafi, c'est tellement vrai. On l'a tellement vu dans sa voiturette de golf* »[36]).
Pour certains usagers, ce mode de transmission, parce qu'il frappe l'esprit, peut avoir plus de portée qu'un texte écrit qui chercherait à dénoncer un fait politique : « *[ces dessins] font passer une information assez forte de façon très efficace. C'est fait pour être provocateur. Ça fait bouger les choses…* »[37]. Dans cette même logique, une jeune femme nous avoue chercher immédiatement dans le Monde, les dessins de Plantu et ajoute qu'elle « préfère voir ces dessins que de lire les articles du Monde »[38].
L'exposition intéresse donc, non seulement parce qu'elle concerne l'actualité dramatique, mais parce qu'elle évoque un contexte social et politique. En cela, elle peut, nous dit-on, avoir une dimension formatrice. J'avise un homme d'une trentaine d'années qui a parcouru à peu près la moitié de l'exposition : « *J'ai l'impression que ce sont des images liées à l'actualité. Il y a la femme, l'Eglise musulmane, l'Eglise catholique. J'ai cru reconnaître Dominique Strauss-Khahn* », puis, pointant le dessin où il est question de Guerlain[39] « *je me souviens de la blague de mauvais goût* »[40]. Les dessins sont alors évoqués comme une mise en lumière de certains aspects de l'actualité (« *ça illustre bien* »). Ce visiteur, professeur d'économie et de sciences sociales, habitué de la Bpi, qu'il fréquente deux à trois visites par mois pour préparer ses cours, pense que cette fonction illustrative pourrait avoir un rôle formateur : *« ça attire l'attention sur le poids des stéréotypes ». Les* jeunes sont, selon lui, concernés par l'exposition. Aussi conviendrait-il de les y attirer en situant l'exposition à l'entrée de la bibliothèque.

3.2. Une familiarisation avec une autre culture de l'image

Cette dimension d'initiation est importante. Le dessin, en effet, peut être un vecteur important de transmission, dans la mesure où il a pris une place importante dans la culture aujourd'hui, à travers la Bande dessinée, ainsi que le souligne une lectrice : « *On regarde différemment les dessins grâce à toute cette nouvelle génération de Persépolis et compagnie. Sfar et toute cette nouvelle génération…Toute une collection de dessins … Levis Trondheim… Ils font des livresavec des dessins, c'est aussi le manga…qui a fait exploser tout ça on est passé de la BD, tintin et spirou… Maintenant, y'a énormément de jeunes qui lisent le manga qui se mettent à lire des romans graphiques et des livres tout court, ça change le point de vue* »[41]. Les dessins seraient donc davantage attractifs aujourd'hui parce que la BD s'est imposée comme un genre de lecture reconnu. Comme le soulignent les bilans éditoriaux réguliers, la BD a aujourd'hui une place non négligeable dans le paysage éditorial français et la place qui lui est réservée dans les librairies montre l'importance du 9è art

[35] [entretien 30], Homme, 70 ans, père d'un élève de l'école Estienne.
[36] [entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5.
[37] [entretien 28], Homme, 40 ans, cadre commercial, s'intéressant à la vidéo.
[38] [entretien 26], Jeune femme 30 ans environ, secrétaire de direction, à la recherche d'emploi.
[39] Le dessin présentant un parfum intitulé « chant de coton » était légendé « Chant de coton le nouveau parfum repousse nègre de Guerlain » et faisait allusion à la phrase de M. Guerlain « Je me suis mis à travailler comme un nègre, je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin », *Catalogue de l'exposition*, p.61.
[40] [entretien 31], Homme, 30 ans, enseignant en sciences économiques.
[41] [entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5.

aujourd'hui. Le manga joue une part importante dans ce processus de reconnaissance, diffusant une culture graphique dont bénéficieraient tous les secteurs qui font appel au dessin. Si l'on peut avancer l'hypothèse que l'importance croissante du Manga a participé d'une circulation du dessin, on peut penser également que cette circulation ne s'est pas faite tout azimut. Comme le montre l'article d'Olivier Vanhée à propos des jeunes et du Manga la « culture Manga » ne s'écarte guère du genre Manga. Un genre qui correspond à un humour spécifique avec ses personnages, ses héros, ses formes de dérisions, des codes qui réjouissent les adolescents et participent de leur mode de sociabilité[42]. Le dessin de presse, lui, convoque d'autres codes que les jeunes et les moins jeunes ne se sont pas forcément approprié. Ceci d'autant plus que la lecture de la presse est en perte de vitesse dans tous les secteurs de la population et particulièrement chez les jeunes et le dessin de presse forcément moins connu.

Envisageons tout d'abord les codes sur lesquels pourraient prendre appui la lecture du dessin de presse. Une jeune étudiante qualifie, par exemple, la manifestation d'« Exposition sympa et osée ». Elle s'en explique : « *Les dessins n'étaient pas politiquement corrects. Ils étaient un peu trash…* ». La jeune femme évoque certains dessins de Charb, de Catherine Meurisse, de Fool qui font apparaître des organes sexuels, des stylisations de personnages sur un mode trivial, des jeux de mots scatologique… dont la rhétorique a été analysée par GuillaumeDoizy comme s'inscrivant dans une certaine tradition du dessin de presse incluant une tradition pornographique fort ancienne[43]. D'autres font le même constat, mais se disent désagréablement surpris par une certaine trivialité. J'avise ainsi deux jeunes gens qui circulent parmi les vitrines : « *ça nous plaît globalement, mais on trouve que certains dessins sont discutables* ». Comme j'insiste, ils avouent ne pas apprécier ce type d'humour « en dessous de la ceinture »[44]. Un homme d'une trentaine d'années trouve que certains dessins sont « vulgaires »[45]. Une jeune « beur » interviewée à la table voisine semble avoir été heurtée par les dessins, tout en se défendant d'en être choquée, ce qui indique qu'elle a tout de même relevé quelque chose de dissonant : « *Dans l'exposition, y'a des trucs choquant, c'est écrit « on les encule ces lesbiennes…* »[46]. Peut-on penser qu'une certaine veine « Charlie Hebdo » ne fonctionnerait plus comme une référence critique iconoclaste et anarchiste ? Du même coup, la dimension triviale des dessins choquerait certains publics.

La lecture des dessins mobilise également d'autres codes. Un jeune homme devant le dessin de Marine Le Pen habillée en Walkyrie et légendée « *Marine Le Pen sur un petit nuage* »[47], me dit ne pas comprendre. La lecture du dessin est favorisée par une certaine aisance culturelle qui permet d'établir des correspondances entre le compositeur de la Walkyrie et l'extrême droite – *via* les liens noués entre Cosima Wagner et le nazisme - afin de trouver l'articulation qui fait sourire. Tous les usagers de la bibliothèque ne possèdent pas forcément des ressources qui permettent de saisir le message.

Parfois, les sujets abordés peuvent heurter. Ainsi, je repère trois jeunes « beurs » qui étaient assis à des tables à côté de l'exposition. Ils se sont levés et circulent dans l'exposition. L'un d'entre eux regarde une des caricatures sur la burqa et demande : « c'est pour dire que c'est interdit de la porter, c'est ça ? ». Il se lance, ensuite, dans une défense du port de ce vêtement,

[42] Voir sur ce point l'article d'Olivier Vanhée « La lecture de mangas par les adolescents : usages collectifs et appropriation individuelles », Evans C. (dir.), 2011, *Lectures et lecteurs à l'heure d'internet*, Paris, Editions du Cercle de la librairie, pp. 161-180.

[43] Guillaume Doizy, « L'histoire du dessin de presse », *Quel avenir pour le dessin de presse ? Actes du colloque organisé par la Bpi*, le vendredi 26 novembre 2008, Editions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou p., 10.

[44] [entretien 40], deux étudiants, le jeune homme en commerce international, la jeune femme en droit.

[45] [entretien 20], Homme, 35 ans, ne dit pas sa profession, mais qu'il souhaite se remettre à des études de journalisme ou d'administrateur.

[46] [entretien 25], Jeune étudiante en BTS commercial.

[47] *Catalogue de l'exposition*, p.45.

m'expliquant que le voile n'est pas la burqa : « *je vois qu'il y a beaucoup de caricatures, mais il faut comprendre les femmes. Elles ne sont pas obligées de porter. Si elles la portent, c'est qu'elles veulent ressembler à la femme du prophète. Si on les empêche de la porter, elles ne sortiront plus et resteront à la maison. Elles pensent que si on interdit la burqa, petit à petit, on interdira le noir, les foulards…* ». Ici, le dessin n'est pas reçu dans sa dimension comique, mais comme une flèche à l'égard des membres d'une communauté. Il porte, en effet, sur une pratique communautaire – le port du voile – stigmatisée et est donc perçue comme participant de ce processus de stigmatisation.

Conclusion : une distraction à l'écart des injonctions à se cultiver

Au terme de cette étude, plusieurs éléments méritent d'être soulignés. Constatons, tout d'abord, que le public de l'exposition a été constitué, dans sa majorité par les visiteurs de la bibliothèque. Ce public était visé tant par les concepteurs de l'exposition que par la bibliothèque pour qui cette manifestation, se déroulant dans l'espace presse, était cohérente avec la mission d'actualité de l'Etablissement. Pour ce public, nous l'avons vu, la visite de l'exposition se fait au moment de la pause. Il y a là un temps pour soi, qui est gagné sur le temps du travail, une récréation intelligente « *C'était cadeau … C'est une distraction, mais une distraction qui te construit* »[48]. Le visiteur y voit la possibilité de décompresser : « *on est pas là complètement concentré, ça fait un peu d'air… entre deux bouquins, ça met un peu de vie en bibliothèque…* »[49]. Il y a là un possible moment de découvertes : « *C'est original. Ça change, ça fait du bien ; ça nous fait découvrir autre chose. Je suis venu avec une amie. On est venu étudier, on a découvert les dessins* »[50]. L'effet de surprise est particulièrement apprécié *:* « *c'est informel…On passe, ça prend pas beaucoup de temps…j'aime pas me mettre dans l'état de d'esprit de voir quelque chose. Là, sans trop m'y attendre, j'en profite* »[51], une visite dont la logique est différente des visites faites au musée : « *Je ne vais pas au musée car j'ai une capacité d'attention limitée et ça devient une tâche à accomplir »*[52] Le musée, censé être le lieu du loisir et de la détente est décrit sur le mode de la contrainte, de l'effort à fournir. Ces données confirment les résultats d'une étude menée, en 2009, avec des jeunes visiteurs de musée, qui indiquaient, eux aussi, que pour beaucoup d'entre eux, la visite culturelle était davantage une épreuve qu'un plaisir.

L'exposition constituerait une alternative à la visite vécue sur le mode de l'injonction : injonction à se cultiver, à réfléchir et à connaître les codes culturels valorisés. On sait, en effet, que la connaissance de ces codes est de plus en plus demandée aux examens qui intègrent un test de culture générale. Ce qui apparaît, au détour des entretiens, c'est une vision active de la culture, comme une construction composite qui fait feu de tout bois. Un art de prendre appui sur ce qui est disponible dans l'environnement pour s'enrichir.

Pour finir, remarquons que l'exposition était volontairement peu visible. Il conviendra donc de mettre en perspective cette première exposition avec la manifestation en cours « Éditeurs les lois du métier » qui se déroule à l'heure actuelle dans le même espace et dont la mise en place obéit à des choix radicalement distincts : large communication, important dispositif

[48] [entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5.
[49] [entretien 19], étudiant pour devenir ingénieur du son.
[50] [entretien 33], lycéen.
[51] [entretien 32], étudiante en arts appliqués.
[52] [entretien 37], étudiante en Master 2, relations internationales.

signalétique…. La synthèse de ces deux études devrait apporter des éléments de réflexion intéressant.

Liste des entretiens

Cahier de terrain

[entretien 1], étudiante en classe préparatoire scientifique
[entretien 2], étudiante en math-physique
[entretien 3], étudiant en médecine
[entretien 4], étudiant e, classe préparatoire
[entretien 5], étudiante en journalisme
[entretien 6], étudiante en classe préparatoire ingénieur,
[entretien 7], Deux jeunes gens, le jeune homme préparant un diplôme d'ingénieur, ne fréquente pas la Bpi, la jeune fille,
étudiante en anglais, fréquentant peu la Bpi.
[entretien 8], Etudiante au CNAM en mathématique des sciences.
[entretien 9], Homme, 30 ans environ
[entretien 10], Femme, 65 ans environ
[entretien 11], Homme, 55 ans, habitué de l'espace presse
[entretien 12], Homme, 45 ans, cadre commercial
[entretien 13], Femme, 60 ans
[entretien 14], Deux jeunes hommes
[entretien 15], homme, retraité
[entretien 16], Homme en pré-retraite, ancien Directeur des Ressources Humaines.
[entretien 17], Etudiant en Sciences Politiques (Master 1).
[entretien 18], Homme, 40 ans environ
[entretien 19], étudiant pour devenir ingénieur du son
[entretien 20], Homme, 35 ans, ne dit pas sa profession, mais qu'il souhaite se remettre à des études de journalisme ou
d'administrateur
[entretien 21], étudiante en Master de nutrition, fait de petits boulots.
[entretien 22], Dame âgée
[entretien 23], étudiante en graphisme
[entretien 24], Homme en congé individuel de formation, 35 ans environ
[entretien 25], Jeune étudiante en BTS commercial
[entretien 26], Jeune femme 30 ans environ, secrétaire de direction, à la recherche d'emploi
[entretien 27], Homme, documentariste, 50 ans environ
[entretien 28], Homme, 40 ans, cadre commercial, s'intéressant à la vidéo
[entretien 29], Homme, 30 ans, ingénieur « qualité »
[entretien 30], Homme, 70 ans, père d'un élève de l'école Estienne
[entretien 31], Homme, 30 ans, enseignant en sciences économiques.
[entretien 32], étudiante en arts appliqués
[entretien 33], lycéen
[entretien 38], étudiante en art plastique
[entretien 39] étudiant en BTS de travaux publics
[entretien 40], deux étudiants, le jeune homme en commerce international, la jeune femme en droit

[entretien 41], trois étudiantes

Entretiens enregistrés

[entretien 34], Etudiante en arts plastique
[entretien 35], Femme 45 ans, prompteuse à TV 5
[entretien 36], Femme 45 ans, infirmière psychiatrique
[entretien 37], étudiante en Master 2, relations internationales